



PIERRE SURQUIN

A MOINDRE MAL

« QUOI QU'IL TE PROMETTE
LE TEMPS EST UN TRAÎTRE »

ROMAN

Pierre Surquin

À moindre mal

© Pierre Surquin, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9458-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I.
- Février -

« Le temps n'est pas que la perception de celui-ci.

Il est à la fois le contenant et le contenu

de ce qui occupe nos pensées. »

Dès le début, et pour aussi loin qu'il s'en souvienne, il n'avait jamais réussi à terminer quoi que ce soit. Dès le début, il avait senti que rien de ce qu'il faisait ne correspondait à quoi que ce soit qu'il aurait aimé faire, dire, goûter ou ressentir. Comme si sa vie entière n'était que la répétition, en boucles, de la scène de la pomme dans Blanche-Neige : « Non ! Ne la mange pas ! ». Mais à chaque fois, elle croque la pomme. Aussi souvent qu'il s'était repassé le film... elle croque la pomme.

Tous les enfants de la salle de cinéma ont beau crier, débordés par leur besoin simple de bienveillance et de justice, elle croque la pomme.

Il était assis sur un des bancs du petit parc, au pied de l'immeuble de son ancien appartement. Il avait rapidement vérifié que l'endroit du banc sur lequel il s'apprêtait à s'asseoir, était propre de toute déjection de pigeon ou de traces douteuses, et s'y était installé comme d'habitude. D'avril à novembre, deux fois par semaine, et si rien ne l'en empêchait, il venait s'asseoir là à l'aube. Il se posait puis s'installait, réajustait le col de son manteau, passait les mains sur ses cuisses de l'aine au genou - pour lisser le velours de son pantalon - et croisait les bras en prenant un air grave mais satisfait. Alors, pendant quelques instants, il cherchait dans le regard des premiers passants le signe que sa situation fût dument validée : il était assis sur son banc.

Il passait là deux à trois heures à ne rien faire d'autre que profiter de la

quiétude insulaire du parc et regarder ce petit monde qui commençait à s'agiter. Du mouvement par vagues. Le bruit de fond de la circulation qui s'intensifiait au début, puis déclinait vers la fin. La petite vie de passage à l'intérieur du parc : un s.d.f. du quartier qui inventorie soigneusement le contenu des trois poubelles du parc, puis crache dedans après avoir bruyamment raclé le contenu de son nez et de sa gorge ; la vieille Irène qui emprunte l'allée oblique pour déposer un petit sachet contenant ses déchets de la veille dans la poubelle la plus éloignée ; une étudiante pressée qui fait maladroitement un pas en arrière pour ramasser le livre qu'elle vient de laisser glisser de ses mains, et repartir à la hâte ; le libraire du coin de la rue Verte qui traverse le parc et la placette chaque matin avant d'ouvrir son commerce pour aller s'avalier un café et surtout se fumer une cigarette hors de vue de sa femme ; un couple improbable à l'âge incertain, aussi mal assorti qu'on puisse l'être, marchant lentement sans dire un mot ; un type en costume marron bon marché qui essaie d'avoir une démarche assurée ; deux gamins de treize ou quatorze ans qui traînent, rigolent et reniflent, arrachant au passage des branches d'arbustes – petits cons ; des gens, des gens, des gens.

Deux fois par semaine. Mais il n'en choisissait jamais les jours à l'avance, se laissant encore le doux plaisir de cette dernière trace d'inattendu. S'offrant à chaque fois, comme un cadeau, l'illusion du libre arbitre, la sensation - désormais rare - de la décision qui entraîne une action.

Cependant nous étions en février, et il détestait le mois de février. Il lui semblait évident que l'immense majorité des drames et tracas avaient le mois de février pour cause. Que bien des maux avaient le mois de février pour origine, que bien des malheurs avaient leurs racines en février. Certains jours, il lui semblait que février était responsable de chaque drame, même le plus insignifiant, qui voyait le jour tout le temps et partout sur cette Terre. Certains signes et détails semblaient d'ailleurs le désigner : son nombre de jours, à la baisse, comme par manque de générosité, comme par manque d'intention. Et variable, comme subordonné à un tempérament lunatique et instable ou je ne sais quel orgueil mal placé. Sa froideur, au cœur de l'hiver, et ses deux « é », qui sonnaient comme des principes dépressifs et tristes, sortis d'une vieille bouche plaintive au dos voûté. Parfois, il lui semblait même que Février était l'auteur de toutes les douleurs, de toutes les peines, et même de tous ses propres vides.

Cela devait probablement être une question d'équilibre naturel, d'ordre cosmique, chaque année, après les souvenirs de villes illuminées et de jouets emballés. Après les émissions de T.V. à douze coups et les bisous mouillés, criards et méfiants de ses petits-neveux. Ces geignards avaient bien du mal à cacher leur dégoût annuel de devoir toucher de leurs lèvres ce vieux bout de chair pendante qu'était maintenant devenue sa joue. Après le premier mois de l'année – qui relançait le moral du besogneux de base – février s'interposait, comme un faux départ, lui chuchotant : « *Cette année tu ne verras peut-être pas le printemps, vieille peau* ».

Avec presque deux mois d'avance, donc, il était assis sur son banc. Naturellement il faisait froid - mais sec - ce qui avait certainement dû l'aider à se décider lorsque l'idée qui le poussa à changer son habitude lui vint. Il est un âge où les conséquences de certains actes n'ont plus la moindre importance. Ils s'inscrivent à l'effaçable dans un avenir où vous n'êtes plus là pour les assumer. Il est un âge auquel « Carpe Diem » commence à sonner faux, à perdre de son sens.

Il croisa les jambes et se vautra légèrement, bras écartés sur le dossier du banc. Il observa quelques instants un tout petit garçon qui expérimentait maladroitement sa récente bipédie. « Quelle maladresse dans ce petit corps boudiné impropre à la survie. Quelle ironie que soit apparue un début de conscience à un tel être, aussi inadapté à son environnement » se disait-il. En observant cet individu naissant s'affaler lourdement sur son arrière-train à plusieurs reprises, il essayait de l'imaginer dans les rôles de ce qu'il pourrait devenir :

Un employé de banque ?... Après avoir fait son cursus de base, il décrocherait son entrée dans une H.E.C. prestigieuse. Il y ferait des études brillantes en apprenant à manipuler les chiffres, tout en étant veillant à ne jamais prendre conscience qu'ils cachent des existences, des vies, des relations, des parcours, des drames. Un artisan laborieux d'une économie abstraite, sûr de ses choix, de ses décisions, de ses goûts, de sa supériorité évidente. Son burn-out de la quarantaine le centrerait davantage encore sur le sens de sa propre vie plutôt que

sur celles que cachaient les chiffres de ses écrans. Il finirait par quitter son poste et sa compagnie, choisissant alors d'aller sculpter le bois dans un petit village des Cévennes (non sans avoir soigneusement négocié son départ et les « indemnités » lui étant annexées).

Ou un chirurgien ?... Poussé par un père médecin ou une mère ambitieuse, il aurait son bac avec une année d'avance, pour mieux entrer par la grande porte d'un concours d'entrée (« ...que n'importe qui pourrait réussir... ») décroché haut la main. Il n'aurait alors de cesse de s'investir totalement dans la recherche de mentions et de distinctions. Après une brillante spécialisation en chirurgie de la main, sûr de ses talents – confirmés par l'admiration ou les reproches de ses pairs – il cumulerait alors les horaires de trois hôpitaux. Épuisé mais déjà lassé par son confort, il s'installerait, de bon droit, dans le luxe du yacht et de la grosse berline avec les miniatures desquelles il jouait étant enfant. Il finirait alors probablement par succomber prématurément à une crise cardiaque ou mettrait « mystérieusement » fin à ses jours après que sa femme l'ait quitté. Ou ne supporterait pas de subir l'opprobre que sa première et dernière erreur médicale lui apporta en récompense de ses dix années passées à sauver la vie de « *tous ces pèquenauds !* »

Peut-être n'arriverait-il même pas jusque-là, préférant se suicider à l'âge de seize ans... Faudrait-il alors seulement que ce soit, si possible, par dégoût du monde plutôt que par dépit amoureux.

Peut-être même ne passerait-il pas l'année qui commence, succombant à un seul des milliers d'accidents domestiques possibles.

Ou alors il deviendrait coiffeur, simplement parce que l'école la plus proche du domicile familial était l'école de coiffure. Et aussi parce qu'il ne se voyait pas partager, ne fût-ce qu'un jour de plus, le quotidien simplifié de ses actuels camarades de classe qui choisissaient mécanique ou menuiserie deux pâtés de maisons plus loin. Cette bande d'ignorants, obligés sans cesse d'adopter les codes convenus de la manifestation collective de leur virilité. Ces tas de muscles au vocabulaire limité, aux phrases-onomatopées agglutinées autour d'un crachat,

d'un rire simiesque ou de cris soudains. Ces cowboys gratifiant parfois l'assemblée d'un large pet ou d'un rot caverneux, ou encore d'un long sifflet strident au passage d'une jeune fille de leur rang, leur fixant alors invariablement les mamelles ou la croupe, suivant le sens de la marche.

S'il avait suivi le troupeau, il aurait d'ailleurs plutôt choisi la menuiserie plus que la mécanique, pour l'odeur du bois et le sentiment rassurant de savoir faire quelque chose de ses mains, d'avoir le pouvoir de construire un abri. Mais décidément, à tout bien considérer, coiffeur c'était bien : s'occuper d'un autre, de son confort, de son bien-être, et agir sur lui avec effets visibles immédiats. Accueillir un inconnu, le toucher et le voir ressortir différent. Cette perspective lui faisait du bien. Et puis travailler dans un environnement chaud, sec, propre et parfumé lui convenait parfaitement.

Bien sûr, après quelques années de pratique de ce si beau métier, il devrait bien accepter quelques contreparties, quelques désagréments, comme par exemple le fait d'avoir à coiffer régulièrement ses anciens compagnons de classe aux relents de salle de sport, qui étaient devenus ce qu'il est convenu d'appeler des hommes. Il devrait encore supporter d'eux des demi-sourires à peine contenus au moment de payer, évoquant un passé potache et regretté qui ne semblait avoir été agréable que dans leur esprit. Ou peut-être devrait-il les écouter demander quelque nouvelle pour la forme, sans même l'intention de s'y intéresser. Il devrait aussi probablement, certains soirs de fête, au moment de fermer son salon de coiffure, essuyer de la part de ces mêmes amateurs d'excès de bière bon marché, des évocations boutonneuses et en rimes riches de sa prétendue homosexualité...

Mais peut-être que ce futur quelqu'un choisirait plutôt d'être laveur de vitres. Équipé léger, le geste rapide et sûr, observant toujours les poissons depuis l'extérieur du bocal, presque invisible. Ayant pour tâche de maintenir la transparence, pour donner à voir ce qu'il y a à l'extérieur et laisser entrer la lumière.

Peut-être serait-il chauffeur de rame de métro, ne voyant pas la lumière du jour plus souvent que le poinçonneur des Lilas de Gainsbourg. Il pouvait tout

aussi bien devenir avocat, glacier ou pompier. Il pouvait être livreur de pizzas ou même maçon, avec l'intention de construire des maisons pour abriter les gens, plutôt que des murs pour les séparer. Il pourrait devenir curé non-pédophile ou même pharmacien, ça ne changerait pas grand-chose dans le fond : maintenant il n'était rien ou presque, et qu'il devienne Hitler ou Gandhi, Jack l'Éventreur ou Père Damien, c'est ce qu'il finirait par redevenir : rien.

Il observait ce petit sans être attendrissement, sans états d'âme. Il l'observait comme on observe un rat de laboratoire lors d'une expérience. De tous ces futurs projetés, aucun ne lui semblait réellement mieux que les autres. Car, il le savait mieux que cet enfant, tous ces possibles avaient la même issue que la sienne, la même pour tous.

Quelles que soient ses envies, quels que soient ses talents, ses aspirations, ses bonheurs, ses malheurs ; quel que soit le poids de ses angoisses ou la lucidité de sa quiétude ; quel que soit son courage ou sa cruauté, son opportunisme ou sa maladresse ; quel que soit son niveau de conscience ou plutôt d'inconscience, son histoire irait tranquillement vers sa propre fin, inéluctable. Il s'inscrivait dans un temps linéaire et court dont il ne percevrait, de manière limitée, que le présent. Subissant la progression têtue d'un temps qui ne coule que dans un sens, comme la pelle d'un bulldozer qui vous pousse avec une implacable tranquillité régulière vers le précipice qu'on aperçoit depuis le début.

Il observait cette maladresse potelée sans la moindre empathie. Et en entendant les quelques sons qui sortirent de sa bouche, il fut saisi d'un insoutenable dégoût. Ce charabia préhumain qui semblait faire l'admiration de sa génitrice, lui infligeait bien trop violemment l'absence presque totale de conscience intelligible. Cette chose était vide, creuse et sans voix puisque sans mots. Sans autre contenu qu'un tas de perceptions et de sensations brouillonnes et embuées. Une limace dont aucune intention ne pouvait mûrir, pas même celle de déféquer, à en croire le masque figé que la surprise du fonctionnement de ses propres entrailles lui faisait prendre.

Ce spectacle pathétique de l'inaptitude à presque tout lui fit détourner le regard. La mère dut alors remarquer la moue qu'il fit : elle le fixa d'un regard plissé tout en prenant son rejeton braillard dans ses bras. Avec les gestes trop